

ville de Carcassonne. Avant ce succès, aussi brillant que mérité, Diébolt avait paru au Salon de 1848 avec une *Séjour* sur la façade de ce morceau, qui le désignait, obtint une médaille d'or. La direction des beaux-arts, si intelligente sous M. Charles Blanc, en fit l'acquisition pour le musée de Dijon. L'auteur avait marché à pas de géant, on le voit. Aussi, quand il revint à Paris, en 1849, y trouva-t-il les travaux que l'on doit aux artistes de cette valeur. Ce fut d'abord la *Statue de d'Alémber*, qui lui fut confiée pour la façade de l'Hôtel de Ville ; puis les bas-reliefs, de bronze, pour le soulèvement de la *Statue équestre de Napoléon*, par le comte de Nieuwerkerke, qui parurent au Salon de 1850 avec deux bustes de marbre merveilleux de facture ; la *Type sévère* et la *Type gracieuse*. Bientôt après (1851) fut exposée au rond-point des Champs-Élysées, pour la fête du 4 mai, la *France républicaine*, statue colossale décorative qui eut un immense succès et pour laquelle la ville de Paris offrit à l'auteur une grande médaille d'or. L'année suivante, Diébolt fut décoré pour ses travaux du pavillon de Rohan et les quatre médaillons du pavillon Turgot. Le nouveau Louvre compte aussi plusieurs morceaux importants dus au ciseau fécond de l'inépuisable statuaire : la *Statue de Ducreaux*, entre autres. Citons encore, parmi les bonnes choses du maître, les *Deux Renommées* et les *Deux groupes d'enfants* de la façade du palais des Champs-Élysées ; les deux soldats du pont de l'Alma, le *Zouave en tenue de campagne* et le *Grenadier*, un joli buste de l'impératrice. Mais le groupe de *Héro et Léandre*, l'œuvre aimée de l'auteur, celle qu'il caressait encore quand la mort l'a surpris, est son chef-d'œuvre. Dans ce thème si connu, si difficile et si délicat, Diébolt a su, par ses distingués épris d'idéal, le statuaire est resté original sans cesser d'être fidèle à l'antique. Ce groupe parut au Salon de 1863, deux ans après la mort de l'auteur, qui fut compris dans le programme de l'œuvre qui fut figuré à l'Exposition universelle de 1867. Le ministère des beaux-arts l'acheta en 1868.

Nous passons sous silence quelques créations de moindre importance, un buste de Cécile, une *Mater Dolorosa*, un buste de la comtesse de Palva, etc. ; mais il nous faut citer particulièrement les huit figures du surtout-milieu qui devaient former la décoration principale de la façade de l'opéra, que l'opéra qui s'offrit M. le baron Haussmann et dont il fut tant parlé en 1861. Ce chef-d'œuvre d'équilibre resta inachevé.

Tel est à peu près en entier l'œuvre de Diébolt, l'un des plus grands statuaires de l'école moderne. Sa grande admiration pour la Renaissance et l'antique démontrèrent à son talent original une haute direction, sans lui imposer leur tradition. Amoureux de la forme comme les créateurs de la *Vénus de Milo*, de la *Diane de Gabies*, du *Gladiateur*, etc., il avait, de plus, la sensation toute moderne du beau psychologique, que la statuaire n'exclut pas, au contraire, que la pensée, aussi la pensée-délicate toujours dans ses productions les plus absolument plastiques.

DIÉBOURG, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, prov. de Starkenburg, à 13 kilom. N.-E. de Darmstadt, sur le Gersprenz ; 1.000 hab. Fabrication de poterie et quincaillerie ; tanneries ; huileries ; moulins à farine. On y remarque les anciens châteaux de Strockhau et des barons d'Albini.

DIÉBOLQUE adj. (di-è-kbo-li-ke — du gr. *diébolos*, éjection, sortie violente). Méd. Qui est propre à provoquer l'avortement ; *Potion diébolique*.

DIËCHE (Antoine-Claude), révolutionnaire français, né à Rodéz en 1753, mort dans les premières années de ce siècle. Bourreau su-balterne aux pages de la Société des Jacobins de Strasbourg, dont la protection lui avait valu le grade de général de brigade et de commandant de cette ville, il y tint, selon sa propre expression, l'échafaud en permanence, du 11 novembre 1793 à décembre 1794, où le comité de Salut public, épouvanté de ses excès, bien qu'il lui fût même formé d'hommes qui ne reculaient devant rien, le suspendit de ses fonctions. Il entra alors dans l'oubli. Ses quelques biographes ont écrit, sur sa sanglante figure, c'est pour que l'opinion de la postérité inflige à sa mémoire un châtiement que ses crimes auraient dû lui attirer de son vivant.

DIËCK (Charles-Frédéric), juriste allemand, né à Kalbe en 1793, mort à Halle en 1847, où il était, depuis 1826, professeur de droit. Nous citerons, parmi ses nombreux écrits : *Du droit criminel des Romains* (Halle, 1829) ; le *Droit commun féodal allemand* (Halle, 1832, 2^e édit., 1837) ; *Histoire, antiquités et institutions du droit privé allemand* (Halle, 1836) ; *Histoire littéraire du droit féodal lombard* (Halle, 1839) ; la *Légitimation par mariage subséquent* (Halle, 1839) ; les *Mémoires de conscience et les mélanges* (Halle, 1838), etc.

DIËCMANN (Jean), théologien luthérien et philologue allemand, né à Stade le 30 juin 1847, mort le 4 juillet 1890. Il fit ses études à Wittenberg, devint recteur de collège de sa ville natale et surintendant des églises des duchés de Brême et de Verder. Il professa la théologie à Kiel et jouit de la réputation d'homme très-érudit. On a de lui un

traité *De Naturalismo* (Kiel, 1833 ; Leipzig, 1834, in-12) ; *Specimen glossarii manuscriptorum antiquorum*, quod *Roberto Martini* inscribitur (Brême, 1821, in-4°) ; et quelques dissertations. Diëcmann composa aussi des préfaces pour différentes éditions de la *Bible* de Luther.

DIËCTASIQUE adj. (di-è-kta-zik-ko — rad. *diectasis*). Minér. Qui s'étend en deux sens différents. **DIËCTASITE** adj. (di-è-kta-zite — du préf. *di-*, et du gr. *ektasis*, extension). Minér. Qui résulte de deux décroissements successifs sur un même bord ou sur un même angle. **DIËCTOMIS** s. m. (di-è-kto-miss — du préf. *di-*, et du gr. *ektomê*, division). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées.

DIËCULE s. m. (di-è-ku-le — du lat. *di-*, dimin. de *di-*, jour). Petit jour, crépuscule du matin, dans Rabalais.

DIËDE (Charlotte), femme allemande, connue par la correspondance qu'elle entretenait avec Guillaume de Humboldt, né vers 1770, morte en 1846. Elle fit, en 1788, la connaissance de Humboldt à Pyrmont, et vingt-cinq ans plus tard, à la suite d'une union malheureuse et de désastres causés dans sa fortune par les vicissitudes de la guerre, elle lui écrivit pour lui demander des conseils. Ce fut ainsi que s'établit entre eux un commerce épistolaire qui dura jusqu'à la mort de Humboldt en 1859. Cette correspondance a été publiée en 1847 par Mme de Lutzuw, sous ce titre : *Lettres de Guillaume de Humboldt à une amie* (Leipzig, 1856, 6^e édit.).

DIËDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), orientaliste allemand, né à Pyrmont en 1750, mort à Königsberg en 1821. Il devint, en 1780, professeur de langues orientales à l'université de cette dernière ville. Bien que mort à la fleur de l'âge, Diëderichs a composé plusieurs ouvrages remarquables. Ses principaux sont : *Spicilegium observationum quarundam Arabico-Syriarum* (Goettingue, 1777, in-4°) ; et *Grammaire hébraïque à l'usage des commentateurs* (Lemgo, 1778, in-8°). Diëderichs a publié en outre dans divers recueils un assez grand nombre d'articles curieux et intéressants.

DIËDERICHS (Clamor-Henri-Edouard de), général allemand, né à Herford (Westphalie) en 1767, mort en 1861. Il entra en 1811 à l'école militaire de Brunswick, fit, comme sous-lieutenant, la campagne de 1813, passa ensuite au service de la Prusse, et prit part aux campagnes de 1814 et de 1815. Il quitta l'armée prussienne en 1840 avec le grade de major, et prit le commandement du contingent du grand-duché de Saxe-Altenbourg. En 1849, ce contingent fut adjoint au corps d'observation de l'État-major, et pendant les guerres contre le Danemark, il fut en avant-garde de la première division. Diëderichs assista, à la tête de cette division, aux combats d'Ulsterup et de Wester-Duppel, ainsi qu'à l'assaut des retranchements de Duppel. Il eut ensuite le commandement des hauteurs de Duppel, et, jusqu'à la conclusion de la paix, celui des avant-postes de Fredericia ; il fut élevé, en 1856, au grade de major général.

DIËDO (François), juriste suisse italien, né à Venise, mort à Vézère en 1854. Il se fit recevoir docteur à l'Université de Padoue, où il occupa bientôt après une chaire de droit. En 1474, Diëdo fut envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Hongrie, et, en 1475, à Venise, pour l'amener à s'allier avec les Vénitiens contre les Turcs ; puis il se rendit avec le même titre à Rome (1481), où le pape Sixte IV le reçut avec les plus grands honneurs. Il était depuis un an podestat de Vézère lorsqu'il mourut. On a de lui des *Discours*, des *Lettres* et une *Vie de saint Roch*.

DIËDO (Jacques), historien italien, né à Venise en 1684, mort en 1748. Il était sénateur dans sa ville natale. On a de lui une *Histoire de la république de Venise*, depuis sa fondation jusqu'en 1747 (Venise, 1751, 4 vol. in-4°), ouvrage estimé, tant pour le style que pour la justesse des appréciations.

DIËDRE adj. (di-è-dre — du préf. *di-*, et du gr. *edra*, base). Géom. Qui est formé par la rencontre de deux plans ; *Angle diédre*.

DIËFENBACH (Laurent), philologue et ethnologue allemand, né à Gießen en 1811, mort à Hesse, le 29 juillet 1860. Initié aux langues et à l'histoire de l'antiquité par ses parents, il entra à l'âge de quinze ans à l'Université de Gießen, où il étudia la théologie et la philosophie. Dans un séjour qu'il fit à Francfort, il s'appliqua aux langues vivantes et à la musique, puis entra dans la carrière ecclésiastique, et, pendant douze ans, exerça à Solms-Laubach son ministère de pasteur. Il se fit attirer l'affection de ses paroissiens. Il prit notamment beaucoup de soin de l'éducation du peuple. Mais le désir de s'adonner tout entier à l'étude lui fit abandonner cette position. Pour accroître ses connaissances, il voyagea en Allemagne, en Suisse, en Belgique et en France. En 1845, il se joignit à la secte des catholiques allemands, sorte de transaction entre le catholicisme et le protestantisme rationaliste, et s'établit dans la ville d'Offenbach, qui lui donna des lettres de bourgeoisie et le nomma député au parlement provisoire de Francfort. Après avoir pris une part active aux mouvements

religieux et politiques du moment, il se fixa définitivement dans cette dernière ville, reprit ses travaux scientifiques et fut nommé bibliothécaire en 1855. Ses écrits sont nombreux et variés ; on voit qu'il connaît les langues et les littératures les plus diverses. Il a publié aussi des romans, des poèmes et d'autres ouvrages de pure imagination. Parmi ses travaux, nous citerons : *Vie, langue et histoire* (1835) ; *Version de Berlaam et Joseph en moyen haut allemand* (1836) ; *Des littératures romanes* (1837) ; *Celtica* (1839-1842, 3 vol.) ; *Dictionnaire comparatif de la langue gothique* (1846-1851, 2 vol.) ; *Grammaire pragmatique germanique* (1845) ; *Origines Europeennes* (1841) ; *Préparation à l'étude des peuples et de la civilisation* (1844) ; enfin le *Glossarium latino-germanicum medii et infimæ latinitatis* (1857), qui est un supplément à l'œuvre immortelle de Ducange. Comme littérateur, M. Diëfenbach est assez apprécié ; on lui reproche cependant un genre un peu trop fantastique et des tenues danses parfois trop politiques. On a de lui : *Poésies* (1840-1841, 2 vol.) ; des *Nouvelles* (1856-1865) ; des romans, entre autres : *L'Aristocratie* (1843) ; *Un pèlerin et ses compagnons* (1851) ; *Eschenburg et Eschenhof* (1851) ; *L'Échange* (1858), etc.

DIËFFENBACH (Jean-Frédéric), chirurgien allemand, né à Königsberg en 1798, mort à Berlin en 1847. Il était fils d'un professeur de théologie, qui le destinait à la même carrière ; mais il y renonça pour prendre les armes contre Napoléon, et se distingua dans une campagne de troupes kemalbourgeoises de 1813 à 1815. Après la guerre, il reprit ses études théologiques, qu'il abandonna de nouveau en 1816 pour étudier la médecine à Königsberg, où il fut nommé docteur en médecine par le professeur Walther. En 1822, il prit à Würzburg le grade de docteur en soutenant une thèse remarquable, intitulée : *Nonnulla reperiuntur et transmittuntur à Berlin*, où ses opérations chirurgicales attirèrent l'attention publique. Il devint en 1830 chirurgien de la Charité ; en 1832, il fut chargé d'une chaire, dont il devint titulaire en 1840. C'est au temps qu'il recruta de la clinique chirurgicale. Professeur médiocre, mais praticien éminent, Diëffenbach possédait une adresse incroyable dans le maniement du scalpel et de la sonde, et dans la médecine des plus difficiles. La chirurgie lui dut l'invention de plusieurs instruments, des procédés nouveaux pour faire disparaître le strabisme, le bégaiement, et pour rétablir artificiellement le nez et les lèvres et les yeux. Ses principaux ouvrages de ce remarquable chirurgien sont : *Expériences chirurgicales, spécialement en ce qui concerne le rétablissement des parties défectives du corps humain* (Paris, 1829, in-4°) ; *Sur le traitement de la douleur* (Berlin, 1847). Pendant une épidémie qui régna à Berlin, il a publié son ouvrage intitulé : *Observations physiologiques et pathologiques sur les personnes atteintes de choléra* (Berlin, 1849, in-8°), qui ont été publiées par M. Phillips, son élève.

DIËFFENBACH (Ernest), naturaliste allemand, cousin du précédent, né à Gießen en 1811, mort en 1855. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, puis, dès qu'il fut reçu docteur, se mit en rapport avec la Société géographique de Londres, afin d'être adjoint à l'expédition envoyée par cette société à la Nouvelle-Zélande, dans le but d'y fonder une colonie. Ses offres ayant été agréées, il quitta l'Europe en 1839 et explora la partie de la Nouvelle-Zélande qu'il lui fut possible de traverser. Ses rapports à la Société géographique de Londres ont servi de base à des opérations pour la fondation de la colonie, qui est aujourd'hui l'une des plus prospères que l'Angleterre ait créées dans cette partie du monde. De retour en Europe, il fut nommé professeur de zoologie à l'Université de Gießen. Il a consigné les résultats de ses recherches scientifiques à travers la Nouvelle-Zélande dans un ouvrage publié en anglais, sous le titre de *Voyages dans le fauconnier* (Londres, 1843, 2 vol.). On lui doit aussi une traduction allemande des *Éléments de géologie* de La Bèche (Brunswick, 1853).

DIËFFENBACHIE s. f. (di-è-fain-ba-chi — du *Diëfenbach*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des arbrées.

DIËGARIAS, drame en cinq actes et en vers, de M. Victor Séjour, représenté au théâtre français, le 25 juillet 1844. Nous félicitons M. Victor Séjour, dit Th. Gautier, d'avoir préféré le théâtre à la publicité et à la gloire morcelée du feuilleton. Ses drames des tenues de la langue italienne, tout romantiques ; ce sera, pour beaucoup de gens, une occasion de blâme et de reproche ; quant à nous, qui nous faisons honneur d'appartenir comme disciple à cette école que d'on rend compte d'illustre, nous félicitons M. Victor

Séjour d'avoir imité franchement le plus grand poète de ce temps-ci. C'est déjà une preuve de talent que de savoir choisir un bon maître. L'esprit à sa génération comme le chair. Brid'ouin l'a dit, « on est toujours fils de quelque un », et personne n'a jamais songé à se glorifier de ne pas avoir eu de père... Le drame de M. Séjour est habilement charpenté, et le premier acte est fort intéressant. Le style, qui pourrait être plus correct et plus poétique, a une qualité très-importante au théâtre : il est clair et net. M. Séjour a eu tort d'abandonner depuis le genre tragique pour devenir faiseur de mélo-dramas sans originalité et sans valeur. Beaupré et Mme Mélingue (Théodorine) se distinguèrent dans les rôles principaux de *Diëgarias*.

DIËG (La), petite rivière de France (Corrèze), prend sa source dans le département de la Creuse, passe au pied de la colline d'Ussel, reçoit la Sarzonne, arrose de charmantes prairies et se jette dans la Dordogne, au-dessous de Roche-le-Peyroux, après un cours de 50 kilom. **DIËG** (Sax.), ville des États-Unis, dans l'État de Californie, à 623 kilom. S.-E. de Monterey, avec un port sur le Pacifique ; 2,400 hab. La ville, bâtie dans un pays stérile, sur un terrain inégal, ne présente aucun avantage ni avantage de position, mais le port offre un ancrage sûr et peut recevoir un grand nombre de navires.

DIËGO, forme espagnole du nom JACQUES. Sous le nom de *Miracle de Diëgo*, il existe un célèbre tableau de Murillo, peint également sous le titre de *San Diego ange* (V. Cuisseries). La *Vie de saint Diëgo* a été peinte, dans l'église des Espagnols à Rome, par Annibal Carrache, dont les compositions ont été gravées en une série de vingt planches par le peintre Prusias, il s'empara de la ville de Lysimachie et en traita les habitants avec une si épouvantable férocité, que ses principaux sujets, redoutant de tomber sous le coup de ce chef sanguinaire, se réfugièrent à la cour du roi de Pergame. Celui-ci marcha contre Diëguis, s'empara de son royaume et le lui fit même prisonnier.

DIËKHRIK, ville de Hollande, dans le duché de 20 kilom. N. de Luxembourg, sur la rive gauche de la Sure, à 200 mètres du premier instant ; filatures de laine et de coton ; commerce de draps, cuirs, pierre et plâtre. Cette ville, dont les maisons sont assez mal construites, en style français, fut autrefois entourée de fortifications que les Français firent démolir en 1688.

DIËL (Auguste-Frédéric-Adrien), médecin allemand, né à Gudenbach en 1756, mort en 1833. Il professa son art dans sa ville natale et à Diëtz, et écrivit plusieurs ouvrages sur la pomologie. Ses principaux sont : *Notions sur la culture des fruits en serres d'orange* (1798) ; *Description systématique des diverses sortes de fruits à pépins existant en Allemagne* (1818) ; *Essai d'une description pomologique des fruits ordinaires à pépins* (Stuttgart, 1821-1832, 6 vol.), etc.

DIËLO-ALVAREZ (Die), petite île de l'océan Atlantique austral, au S.-E. du groupe de Tristan d'Acunha, au S.-O. du Cap de Bonne-Espérance, par 43° 15' de latitude S. et 13° 25' de longitude O.

DIËLO-RIMREZ (Die), groupe d'îles rocheuses de l'océan Pacifique, au S.-O. de Saint-Pierre (Martinique) en 1658. Il succéda dans cette fonction à son oncle d'Ennambe (1638), l'île d'élevant au-dessus des flots et à travers lesquelles ceux-ci se seraient frayés des passages. Les deux plus grandes dépassent à peine de 60 mètres le niveau de la mer et sont couvertes d'un gazon peu épais. Les bâtiments de passage peuvent y faire un peu d'eau douce, mais elles n'offrent aucun ancrage de quelque sécurité.

DIËLO-RUYZ (Die), V. RODRIGUEZ.

DIËLO-SUAZRE, baie située dans la partie N. de l'île de Madagascar. Son entrée a environ 2,400 mètres de longueur sur 1,000 mètres de largeur, mais cette dernière dimension est diminuée, en un point, de près de 1,000 mètres par un banc de sable tenant du côté du nord. Cette baie se divise intérieurement en cinq grandes rades ; ce sont, en commençant par la partie nord : la baie du Tonnerre ou Douroueh-Varats, qui présente une profondeur de 10 à 25 brasses, ou 32 à 40 mètres ; la baie des Cailloux-Blancs ou Douroueh-Vatou-Foutchi, qui s'avance dans les terres beaucoup plus loin que la précédente, mais qui, sauf l'entrée, est moins profonde. Sur ses bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-Suarez, dont le centre forme un magnifique bassin de 10 kilomètres de long sur 7 de large, avec des profondeurs de 15 à 20 brasses (24 à 48 mètres), joint de deux avantages inappréciables pour les navigateurs : le fond sur lequel reposent ses eaux est presque partout de sable ou de vase, et sur un grand nombre de points, excepté à l'ouest de la baie des Français, on trouve tout près de terre 8, 9, 10 et 15 brasses, ou 13, 14, 16 et 24 mètres de profondeur. Sur ces bords il existe plusieurs îles et îlots abris. La grande baie de Diëlo-S

vages qui errent dans les immenses solitudes du continent australien, ayant commis quelque crime, peut-être provoqué par un excès de blancs, l'extermination de la race primitive fut décidée. Les colons se mirent en campagne dans les forêts, en se faisant aider, comme les Espagnols d'Amérique dans leur chasse à l'homme, par des chiens dressés à poursuivre le gibier humain. Une vingtaine de malheureux, de tout âge et de tout sexe, échappés au massacre, furent déposés dans une petite île où leur race s'éteint. Bientôt la race aborigène n'eura plus un seul représentant. Hâtons-nous de dire que la colonie tasmanienne serait injustement appréciée si l'on voulait la juger uniquement d'après ce crime original. Le culte des sciences semble être une préoccupation des *settlers* d'origine européenne; car la *Société royale d'Horat-Town* est une des lumières du monde austral, et s'est fait connaître à l'Europe savante par plusieurs communications du plus haut intérêt.

DIËMËNIE, île de l'Australie. V. DIËMËN (terre de Van).

DIEMERBROECK (Isbrand de), médecin hollandais, né à Montfort, près d'Utrecht, en 1609, mort dans cette dernière ville en 1674. De Leyde, où il a étudié les lettres, la philosophie et la médecine, il se rendit en France, passa son doctorat à Angers, et, de retour en Allemagne, alla s'établir à Nimègue, alors ravagée par la peste (1636-1637). Après avoir été premier médecin aux pestiférés, Diemberbroeck se fixa à Utrecht, où il devint professeur, puis recteur de l'université. Habile praticien, il fut en même temps un savant écrivain. Ses principaux écrits sont : *De peste, libri quatuor* (Amheim, 1644, in-8°), et *Anatomie corporis humani* (1674, in-4°), traduit en français par Jean Prost (Lyon, 1695). Ses ouvrages ont été recueillis et publiés sous le titre d'*Opera omnia anatomica et medica* (Utrecht, 1685, in-folio).

DIËN (Claude-Marie-François), graveur français, né à Paris le 11 novembre 1787, mort dans la même ville en août 1865. Il reçut les leçons d'Audouin, courut à l'École des beaux-arts en 1809, et remporta la même année le premier grand prix de Rome pour la gravure en taille douce. Forcé, par suite des guerres de 1812, d'abréger de deux ans son séjour à Rome, il revint à Paris y exécuta divers travaux commandés par le ministère de l'intérieur ou destinés à d'importantes recueils, et figura aux diverses expositions. A celles de 1838 et de 1848, il obtint la médaille de première classe, en juillet 1853, il reçut la croix de la Légion d'honneur. Parmi les meilleures planches dues au burin français, nous savant et consciencieux de cet artiste, on cite : *Homère*, d'après Blondel (1818); *Mort de Démotrius*, d'après Boisselier (1822); *Galilée*, d'après J.-A. Laurent; *le Martyre de sainte Cécile*, d'après Jules Roman (1827); cette dernière œuvre fut acquise par la société des Arts, ainsi que *le Tasse, d'après Robert Fleury* (1836); *la Bataille d'Austerlitz*, d'après Gérard; *l'Offrande à Esculape*, d'après Guérin (1831); *les Sibylles*, de Raphaël, reproduites dans les albums des voyages à Rome effectués par l'artiste en 1827 et en 1830, et gravées ensuite pour la Société d'encouragement; *le Portrait de Gatteaux*; *le Grand médaillon d'émulation de l'École des Beaux-Arts*; *le Portrait de M. H. Labrousse, architecte*, d'après Ingres (1832, 1837, 1853); *la Madone de Murillo* (1842); *la Sainte Famille* de Raphaël (1848); *une similitude d'un dessin de même artiste* (1850); *Sainte Scolastique apparaissant à saint Benoît*, d'après Lesueur (1855); *le Portrait de Michel-Ange*, d'après une peinture exécutée par lui-même (1859). Il a donné aux *Galerias historiques de Versailles* diverses gravures, notamment *le Napoléon, chef de bataillon* (1839), et *le Sacre d'Charles X*, d'après Gérard (1845). Diën était membre de la Société libre des beaux-arts.

DIËN (Charles), industriel et savant français, né à Paris en 1809. Il a apporté plusieurs perfectionnements dans la fabrication des sphères célestes, au point de vue mécanique et mathématique, remplaçant les sphères de carton par des sphères de métal repoussé et inventant un support parallèle au méridien (1831). M. Diën a exécuté pour le bureau des longitudes une sphère céleste à pôles mobiles (1843), et pour les écoles de la Suisse 300 globes commandés par le gouvernement de ce pays pour faciliter l'enseignement et l'usage de ses sphères. M. Diën a dressé des tables, des descriptions des phénomènes célestes, des atlas, etc. On lui doit en outre de nombreuses cartes géographiques pour la marine.

Diénésés mourant, statue de marbre de Le Père; Salon de 1869. Hérodote (*Polymnie*, liv. VII, chap. ccxxv) rapporte que de tous les héros vains des Thermopyles, le Spartiate Diénésés fut le plus brave. On pourrait alors reculer l'époque de la naissance de l'auteur, un peu rajouté peut-être par les biographes. Il y a, d'ailleurs, tant d'incertitude dans les documents qui concernent ce héros, que ce n'est rien d'être en doute. Il était à Paris, dit encore Mariette, selon que l'on veut le conjecturer, en 1632. Il est à remarquer que, dans cette même année, Van Thulden, concidpse de Diemberbeck, travaillait à

et traçant avec le pomeau de son épée brisée ces fières paroles : « Passant, va dire à Lédémone que nous repons sur elle, car elle a obéi à ses lois. » Cette statue a été diversement appréciée par la critique. Th. Gautier la signalait comme une œuvre mâle et vigoureuse, exprimant la force morale et le volontarisme héroïque voulant survivre une minute pour jeter à la postérité le cri sublime qu'elle n'a pas oublié encore. « La tête, a dit M. de Saint-Victor, se relève vers le ciel avec une expression noblement mourante, qui rappelle les *Dioces moriens* reminiatur Argos de Virgile. La langueur du dernier sommeil fait flotter ses jambes engourdis. Ce n'est pas le sentiment, c'est le caractère que donne l'invention qui manque à la statue de M. Le Père. Initié du *Soldat de Marathon* de Cortot, elle a la médiocrité correcte des réminiscences réussies. » Suivant M. Chamaelin (*l'Art contemporain*), M. Le Père n'a pas compris qu'il fallait sans doute faire rayonner sur les traits de son héros expirant l'amour de la patrie et l'enthousiasme guerrier. Il a voulu faire parade de ses connaissances anatomiques, et il s'est borné à sculpter un homme nu qui se tord, un casque sur la tête, dans les convulsions d'une atroce agonie. L'exécution ne manque pas de science, mais elle sent trop l'académie, le poncif. »

DIËNEL (Michel), mécanicien allemand, né à Friedland, dans la haute Silésie, le 22 août 1744, mort à Landéville en 1795. Simple ouvrier menuisier, il s'éleva, par la seule force de son génie inventif, jusqu'à la solution des problèmes les plus ardues de la mécanique et de l'astronomie, sans négliger aucun des travaux d'un ordre aussi élevé, l'état manuel, son unique gagne-pain. Comme sculpteur sur bois, il exécuta, avec un fini et une délicatesse inconcevables, un modèle en bois de Salomon et de la ville de Jérusalem. Il construisit ensuite quatre machines astronomiques dans l'exécution desquelles il employa un merveilleux talent. Les trois premières représentaient fidèlement, au moyen de quelques roues rouges, tous les mouvements des corps célestes. La quatrième reproduisait, sans le secours d'aucun engrenage, le mécanisme des éclipses de soleil et de lune. Nul n'est parvenu en son pays. Ce professeur fut surtout vrai pour Diénel, qui n'obtint pas, dans sa ville natale, les encouragements que méritaient ses chefs-d'œuvre de science intuitive et d'industrie. Les clients du menuisier abandonnèrent l'un après l'autre l'inventeur, qui, à bout de ressources, se vit obligé de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, montrant partout ses machines et recueillant, à l'occasion, les éloges des savants qui venaient les visiter. Il mourut pauvre, comme il avait vécu, et ses ingénieuses mécaniques, aujourd'hui perdues, seront peut-être découvertes un jour par un curieux d'antiquités.

DIËNGER (Joseph), mathématicien allemand, né à Hassen, près de Braunschweig, en 1810. Successivement professeur à l'école secondaire supérieure de Sinsheim et directeur de celle d'Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, il est devenu en dernier lieu professeur de mathématiques à l'école polytechnique de Carlsruhe. On a de lui : *Principes d'analyse algébrique* (Carlsruhe, 1851); *la Polygonométrie plane* (Stuttgart, 1854); *Manuel de trigonométrie plane et sphérique* (Stuttgart, 1855); *Compensation des erreurs d'observation par la méthode de la plus petite somme carrée* (Stuttgart, 1857), etc.

DIËNHEIM (Jean-Volfgang), médecin allemand du xviii^e siècle. Il pratiqua son art à Fribourg-en-Brisgau. Il acquit une grande réputation en se prétendant l'inventeur d'une panacée universelle, qui n'était autre que l'eau de pluie. On a de lui : *Medicina universalis* (Strasbourg, 1610, in-8°), et *le Triple flambeau chimique* (Nuremberg, 1674, in-4°).

DIËNIE s. f. (di-è-ni — du gr. dienos, bisannuel). Bot. Genre d'orchidées, qui croît en Asie et dans l'Amérique tropicale.

DIËNNÉABRE adj. (di-è-né-a-bre — du préf. di-, et de ennéabre). Miner. Qui est formé de deux pyramides à neuf faces accolées par leurs basses : *Crystals diennéabres*.

DIËNISIS PAGUS, nom latin du Diên.

DIËNPEBEECK (Abraham van), peintre flamand, l'un des plus brillants élèves de Rubens, né à Bois-Duc vers 1607, mort à Anvers en 1675. Avant de venir à Dieppe, ce peintre fit son apprentissage à Anvers, où il mérita le surnom de Rubens, et même pour ceux qui méritent à peine d'être nommés; et sans quelques étrangers, qui se sont émus de l'histoire d'un homme qui se signale par de belles œuvres, nous en serions encore en rien savoir de Diemberbeck que son nom, introuvable partout ailleurs que sur ses toiles admirables.

DIËNPEBROCK (Melchior, vicomte né), cardinal allemand, prince-évêque de Breslau, né à Berne, s'éleva sur les pentes du Mont Athos, et fut élu évêque de cette ville, alors reculer l'époque de la naissance de l'auteur, un peu rajouté peut-être par les biographes. Il y a, d'ailleurs, tant d'incertitude dans les documents qui concernent ce héros, que ce n'est rien d'être en doute. Il était à Paris, dit encore Mariette, selon que l'on veut le conjecturer, en 1632. Il est à remarquer que, dans cette même année, Van Thulden, concidpse de Diemberbeck, travaillait à

Paris; les tableaux de la galerie du Luxembourg, peints par Rubens, auxquels ils avaient été destinés, furent envoyés à Dieppe, en considération dans cette ville. »
Du reste, Diemberbeck n'exécuta à Paris, à cette époque, qu'une série de compositions mythologiques pour Jacques Favereau, conseiller à la cour des aides, qui avait composé un poème que ces dessins devaient illustrer. Son séjour dans cette ville ne fut pas très long, car il se rendait alors en Italie. Ticozzi affirme que, après en avoir visité les principales villes, il demeura longtemps à Florence; et son opinion se fonde avec raison sur les nombreux dessins qu'il a laissés à Assises, à Amali, à Pise, à Rome, à Florence, et dans d'autres villes. Entré à Anvers en 1655, il peignit de grands vitraux pour la cathédrale et pour l'église des dominicains de cette ville. Le succès de ces peintures le fit appeler à Bruxelles, où il travailla aux décorations de Sainte-Gudule. La ville d'Anvers, désireux d'offrir à Diemberbeck un témoignage de satisfaction pour les vitraux de la cathédrale, lui octroya, en séance solennelle des notables, le droit de bourgeoisie (1659). Cette même année le peintre enthousiaste du génie de Rubens, se fit admettre dans ses dévotion, ses progrès furent très-rapides et ses débuts si brillants qu'il fut appelé en Angleterre, où l'attachement des commandés considérables. Horace Walpole nous a conservé d'intéressants détails sur son séjour en Angleterre; mais ils dépasseraient les limites de cette notice. William Verelst, duc de Newcastle, lui demanda son portrait et celui de presque tous les membres de sa famille. Il fit aussi celui du roi Charles II, dont Hollar nous a laissé une gravure, et celui de sir Cartwright, reproduit en 1616 par Vorstermann. En 1652, il était de retour en Flandre. Il faut signaler ici une phase de l'existence de ce maître, où, dominé sans doute par l'amour de l'argent ou par le vif désir de plaire aux congrégations religieuses, il se mit à faire une immense quantité de dessins pour l'illustration de divers ouvrages de piété. Nos bibliothèques en possèdent encore quelques-uns. « Tout ce qui composait cet aggloméré de Deschamps, il inventait avec génie, il exécutait avec feu; mais il fut trop distraité par des compositions faites à la hâte. Il était surchargé de thèses, de mausolées, et de saints dévotion, qui furent gravés, et distribués dans les écoles et les confréries. » Aussi ne faut-il pas s'arrêter à cette partie de son œuvre, ou rien n'est à la hauteur de son génie. Mais plus tard, dans les toiles nombreuses et fort remarquables. Parmi ses tableaux, nous citerons en premier lieu *Saint Norbert donnant la bénédiction abbatiale à bienheureux Walther*, un chef-d'œuvre, où il a déployé des magnificences de mise en scène à la Rubens, et où l'on retrouve le brillant coloris de son maître. Cette page est à Durne, près d'Anvers. *L'Enfant de saint Donatien*, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main. L'Enfant de saint Donatien, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main.

DIËP, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

DIËPHEU, ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arrond., à 55 kilom. N. de Rouen, et à 201 kilom. N.-O. de Paris par le chemin de fer, sur la Manche et la rivière d'Arques, par 49° 55' 35" de lat. N. et 10° 15' 31" de long. O.; pop. aggl. 18,558 hab.; — pop. tot. 19,946 hab. L'arrond. comprend 8 cantons, 158 communes et 112,313 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collège communal; école d'hydrographie; école manufacturière de dentelles et de filets; bibliothèque publique, consulats étrangers. Place de guerre de 3^e classe. Les parcs aux hautes étalés dans des bassins d'eau de mer situés le long de la grande retenue, ont à 2 mètres de profondeur. Chaque parc ou bassin contient environ 25,000 litres provenant de la mer. La façade principale de Dieppe sont expédiées aujourd'hui jusque en Italie. Le port, qui protège deux belles jetées, peut recevoir des navires de 1,200 tonneaux; c'est le plus profond et le plus sûr de la Manche. Outre deux bassins à flot, dont l'un est situé entre la ville et le faubourg du Pollet, le port offre un très-grand bassin de retenue qui reçoit les eaux de la rivière d'Arques et les déverse à la mer basse, dans l'avant-port, au moyen d'écluses de chasse. En 1866, le mouvement de la grande navigation a été (entree et sortie comprises) de 2,915 navires, jaugeant 566,527 tonneaux. Le commerce d'exportation s'est élevé, la même année, à 42,000,000 de fr. Ce commerce a principalement pour objet les laines, la houille, le riz en grains, le fer, la fonte, les métaux bruts, etc. Les articles exportés sont, dans l'ordre de leur importance: les poteries, les verres et cristaux, les tissus de soie, les graines à ensenecmer, la mercerie, les perles fines, le papier, le carton, les livres et gravures, les tissus de laine, les peaux préparées, les dentelles, les objets d'ivoire, etc. Le commerce d'exportation s'est élevé, en 1866, à 29,800,000 fr. C'est le port de Dieppe qui fournit la plus grande partie de la manne de Paris. Les Dieppois se livrent surtout à la pêche de la morue, du hareng et du maquereau.

Le mouvement industriel de Dieppe ne le cède en rien au mouvement commercial. Les principales industries de cette ville sont : la dentellerie, l'ivoirerie, l'osserie, l'horlogerie, la corderie, la tonnellerie, la fabrication des dentelles, etc. Ses ouvrages d'ivoirerie sont recherchés à bon droit, car ce sont de petits chefs-d'œuvre de patience et de bon goût. On y compte de nombreuses filatures de coton, plusieurs fabriques de papier, des ateliers pour le tissage du coton et du lin, des scieries à vapeur, etc. Le manège de tabacs, qui occupe près de 1,200 personnes, fabrique en moyenne un million de kilogrammes de tabac par an. Service journalier de bateaux à vapeur entre Dieppe et Londres par New-Haven. Bains de mer très-fréquentés par la société parisienne (v. ci-dessous).

Dieppe est divisée par les eaux du port en deux parties : à l'O. la ville proprement dite; à l'E. le faubourg du Pollet (v. ce mot), qui communique avec la ville par un pont de pierre, et dont les habitants sont presque tous marins ou pêcheurs. Un autre faubourg, celui de la Barre, s'étage sur les pentes du Mont Athos, et fut élu évêque de cette ville, alors reculer l'époque de la naissance de l'auteur, un peu rajouté peut-être par les biographes. Il y a, d'ailleurs, tant d'incertitude dans les documents qui concernent ce héros, que ce n'est rien d'être en doute. Il était à Paris, dit encore Mariette, selon que l'on veut le conjecturer, en 1632. Il est à remarquer que, dans cette même année, Van Thulden, concidpse de Diemberbeck, travaillait à

DIËP, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

Paris; les tableaux de la galerie du Luxembourg, peints par Rubens, auxquels ils avaient été destinés, furent envoyés à Dieppe, en considération dans cette ville. »
Du reste, Diemberbeck n'exécuta à Paris, à cette époque, qu'une série de compositions mythologiques pour Jacques Favereau, conseiller à la cour des aides, qui avait composé un poème que ces dessins devaient illustrer. Son séjour dans cette ville ne fut pas très long, car il se rendait alors en Italie. Ticozzi affirme que, après en avoir visité les principales villes, il demeura longtemps à Florence; et son opinion se fonde avec raison sur les nombreux dessins qu'il a laissés à Assises, à Amali, à Pise, à Rome, à Florence, et dans d'autres villes. Entré à Anvers en 1655, il peignit de grands vitraux pour la cathédrale et pour l'église des dominicains de cette ville. Le succès de ces peintures le fit appeler à Bruxelles, où il travailla aux décorations de Sainte-Gudule. La ville d'Anvers, désireux d'offrir à Diemberbeck un témoignage de satisfaction pour les vitraux de la cathédrale, lui octroya, en séance solennelle des notables, le droit de bourgeoisie (1659). Cette même année le peintre enthousiaste du génie de Rubens, se fit admettre dans ses dévotion, ses progrès furent très-rapides et ses débuts si brillants qu'il fut appelé en Angleterre, où l'attachement des commandés considérables. Horace Walpole nous a conservé d'intéressants détails sur son séjour en Angleterre; mais ils dépasseraient les limites de cette notice. William Verelst, duc de Newcastle, lui demanda son portrait et celui de presque tous les membres de sa famille. Il fit aussi celui du roi Charles II, dont Hollar nous a laissé une gravure, et celui de sir Cartwright, reproduit en 1616 par Vorstermann. En 1652, il était de retour en Flandre. Il faut signaler ici une phase de l'existence de ce maître, où, dominé sans doute par l'amour de l'argent ou par le vif désir de plaire aux congrégations religieuses, il se mit à faire une immense quantité de dessins pour l'illustration de divers ouvrages de piété. Nos bibliothèques en possèdent encore quelques-uns. « Tout ce qui composait cet aggloméré de Deschamps, il inventait avec génie, il exécutait avec feu; mais il fut trop distraité par des compositions faites à la hâte. Il était surchargé de thèses, de mausolées, et de saints dévotion, qui furent gravés, et distribués dans les écoles et les confréries. » Aussi ne faut-il pas s'arrêter à cette partie de son œuvre, ou rien n'est à la hauteur de son génie. Mais plus tard, dans les toiles nombreuses et fort remarquables. Parmi ses tableaux, nous citerons en premier lieu *Saint Norbert donnant la bénédiction abbatiale à bienheureux Walther*, un chef-d'œuvre, où il a déployé des magnificences de mise en scène à la Rubens, et où l'on retrouve le brillant coloris de son maître. Cette page est à Durne, près d'Anvers. *L'Enfant de saint Donatien*, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main. L'Enfant de saint Donatien, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main.

DIËPHEU, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

DIËPHEU, ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arrond., à 55 kilom. N. de Rouen, et à 201 kilom. N.-O. de Paris par le chemin de fer, sur la Manche et la rivière d'Arques, par 49° 55' 35" de lat. N. et 10° 15' 31" de long. O.; pop. aggl. 18,558 hab.; — pop. tot. 19,946 hab. L'arrond. comprend 8 cantons, 158 communes et 112,313 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collège communal; école d'hydrographie; école manufacturière de dentelles et de filets; bibliothèque publique, consulats étrangers. Place de guerre de 3^e classe. Les parcs aux hautes étalés dans des bassins d'eau de mer situés le long de la grande retenue, ont à 2 mètres de profondeur. Chaque parc ou bassin contient environ 25,000 litres provenant de la mer. La façade principale de Dieppe sont expédiées aujourd'hui jusque en Italie. Le port, qui protège deux belles jetées, peut recevoir des navires de 1,200 tonneaux; c'est le plus profond et le plus sûr de la Manche. Outre deux bassins à flot, dont l'un est situé entre la ville et le faubourg du Pollet, le port offre un très-grand bassin de retenue qui reçoit les eaux de la rivière d'Arques et les déverse à la mer basse, dans l'avant-port, au moyen d'écluses de chasse. En 1866, le mouvement de la grande navigation a été (entree et sortie comprises) de 2,915 navires, jaugeant 566,527 tonneaux. Le commerce d'exportation s'est élevé, la même année, à 42,000,000 de fr. Ce commerce a principalement pour objet les laines, la houille, le riz en grains, le fer, la fonte, les métaux bruts, etc. Les articles exportés sont, dans l'ordre de leur importance: les poteries, les verres et cristaux, les tissus de soie, les graines à ensenecmer, la mercerie, les perles fines, le papier, le carton, les livres et gravures, les tissus de laine, les peaux préparées, les dentelles, les objets d'ivoire, etc. Le commerce d'exportation s'est élevé, en 1866, à 29,800,000 fr. C'est le port de Dieppe qui fournit la plus grande partie de la manne de Paris. Les Dieppois se livrent surtout à la pêche de la morue, du hareng et du maquereau.

Le mouvement industriel de Dieppe ne le cède en rien au mouvement commercial. Les principales industries de cette ville sont : la dentellerie, l'ivoirerie, l'osserie, l'horlogerie, la corderie, la tonnellerie, la fabrication des dentelles, etc. Ses ouvrages d'ivoirerie sont recherchés à bon droit, car ce sont de petits chefs-d'œuvre de patience et de bon goût. On y compte de nombreuses filatures de coton, plusieurs fabriques de papier, des ateliers pour le tissage du coton et du lin, des scieries à vapeur, etc. Le manège de tabacs, qui occupe près de 1,200 personnes, fabrique en moyenne un million de kilogrammes de tabac par an. Service journalier de bateaux à vapeur entre Dieppe et Londres par New-Haven. Bains de mer très-fréquentés par la société parisienne (v. ci-dessous).

Dieppe est divisée par les eaux du port en deux parties : à l'O. la ville proprement dite; à l'E. le faubourg du Pollet (v. ce mot), qui communique avec la ville par un pont de pierre, et dont les habitants sont presque tous marins ou pêcheurs. Un autre faubourg, celui de la Barre, s'étage sur les pentes du Mont Athos, et fut élu évêque de cette ville, alors reculer l'époque de la naissance de l'auteur, un peu rajouté peut-être par les biographes. Il y a, d'ailleurs, tant d'incertitude dans les documents qui concernent ce héros, que ce n'est rien d'être en doute. Il était à Paris, dit encore Mariette, selon que l'on veut le conjecturer, en 1632. Il est à remarquer que, dans cette même année, Van Thulden, concidpse de Diemberbeck, travaillait à

DIËP, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

Paris; les tableaux de la galerie du Luxembourg, peints par Rubens, auxquels ils avaient été destinés, furent envoyés à Dieppe, en considération dans cette ville. »
Du reste, Diemberbeck n'exécuta à Paris, à cette époque, qu'une série de compositions mythologiques pour Jacques Favereau, conseiller à la cour des aides, qui avait composé un poème que ces dessins devaient illustrer. Son séjour dans cette ville ne fut pas très long, car il se rendait alors en Italie. Ticozzi affirme que, après en avoir visité les principales villes, il demeura longtemps à Florence; et son opinion se fonde avec raison sur les nombreux dessins qu'il a laissés à Assises, à Amali, à Pise, à Rome, à Florence, et dans d'autres villes. Entré à Anvers en 1655, il peignit de grands vitraux pour la cathédrale et pour l'église des dominicains de cette ville. Le succès de ces peintures le fit appeler à Bruxelles, où il travailla aux décorations de Sainte-Gudule. La ville d'Anvers, désireux d'offrir à Diemberbeck un témoignage de satisfaction pour les vitraux de la cathédrale, lui octroya, en séance solennelle des notables, le droit de bourgeoisie (1659). Cette même année le peintre enthousiaste du génie de Rubens, se fit admettre dans ses dévotion, ses progrès furent très-rapides et ses débuts si brillants qu'il fut appelé en Angleterre, où l'attachement des commandés considérables. Horace Walpole nous a conservé d'intéressants détails sur son séjour en Angleterre; mais ils dépasseraient les limites de cette notice. William Verelst, duc de Newcastle, lui demanda son portrait et celui de presque tous les membres de sa famille. Il fit aussi celui du roi Charles II, dont Hollar nous a laissé une gravure, et celui de sir Cartwright, reproduit en 1616 par Vorstermann. En 1652, il était de retour en Flandre. Il faut signaler ici une phase de l'existence de ce maître, où, dominé sans doute par l'amour de l'argent ou par le vif désir de plaire aux congrégations religieuses, il se mit à faire une immense quantité de dessins pour l'illustration de divers ouvrages de piété. Nos bibliothèques en possèdent encore quelques-uns. « Tout ce qui composait cet aggloméré de Deschamps, il inventait avec génie, il exécutait avec feu; mais il fut trop distraité par des compositions faites à la hâte. Il était surchargé de thèses, de mausolées, et de saints dévotion, qui furent gravés, et distribués dans les écoles et les confréries. » Aussi ne faut-il pas s'arrêter à cette partie de son œuvre, ou rien n'est à la hauteur de son génie. Mais plus tard, dans les toiles nombreuses et fort remarquables. Parmi ses tableaux, nous citerons en premier lieu *Saint Norbert donnant la bénédiction abbatiale à bienheureux Walther*, un chef-d'œuvre, où il a déployé des magnificences de mise en scène à la Rubens, et où l'on retrouve le brillant coloris de son maître. Cette page est à Durne, près d'Anvers. *L'Enfant de saint Donatien*, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main. L'Enfant de saint Donatien, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main.

DIËPHEU, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

DIËPHEU, ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arrond., à 55 kilom. N. de Rouen, et à 201 kilom. N.-O. de Paris par le chemin de fer, sur la Manche et la rivière d'Arques, par 49° 55' 35" de lat. N. et 10° 15' 31" de long. O.; pop. aggl. 18,558 hab.; — pop. tot. 19,946 hab. L'arrond. comprend 8 cantons, 158 communes et 112,313 hab. Tribunaux de première instance et de commerce; collège communal; école d'hydrographie; école manufacturière de dentelles et de filets; bibliothèque publique, consulats étrangers. Place de guerre de 3^e classe. Les parcs aux hautes étalés dans des bassins d'eau de mer situés le long de la grande retenue, ont à 2 mètres de profondeur. Chaque parc ou bassin contient environ 25,000 litres provenant de la mer. La façade principale de Dieppe sont expédiées aujourd'hui jusque en Italie. Le port, qui protège deux belles jetées, peut recevoir des navires de 1,200 tonneaux; c'est le plus profond et le plus sûr de la Manche. Outre deux bassins à flot, dont l'un est situé entre la ville et le faubourg du Pollet, le port offre un très-grand bassin de retenue qui reçoit les eaux de la rivière d'Arques et les déverse à la mer basse, dans l'avant-port, au moyen d'écluses de chasse. En 1866, le mouvement de la grande navigation a été (entree et sortie comprises) de 2,915 navires, jaugeant 566,527 tonneaux. Le commerce d'exportation s'est élevé, la même année, à 42,000,000 de fr. Ce commerce a principalement pour objet les laines, la houille, le riz en grains, le fer, la fonte, les métaux bruts, etc. Les articles exportés sont, dans l'ordre de leur importance: les poteries, les verres et cristaux, les tissus de soie, les graines à ensenecmer, la mercerie, les perles fines, le papier, le carton, les livres et gravures, les tissus de laine, les peaux préparées, les dentelles, les objets d'ivoire, etc. Le commerce d'exportation s'est élevé, en 1866, à 29,800,000 fr. C'est le port de Dieppe qui fournit la plus grande partie de la manne de Paris. Les Dieppois se livrent surtout à la pêche de la morue, du hareng et du maquereau.

Le mouvement industriel de Dieppe ne le cède en rien au mouvement commercial. Les principales industries de cette ville sont : la dentellerie, l'ivoirerie, l'osserie, l'horlogerie, la corderie, la tonnellerie, la fabrication des dentelles, etc. Ses ouvrages d'ivoirerie sont recherchés à bon droit, car ce sont de petits chefs-d'œuvre de patience et de bon goût. On y compte de nombreuses filatures de coton, plusieurs fabriques de papier, des ateliers pour le tissage du coton et du lin, des scieries à vapeur, etc. Le manège de tabacs, qui occupe près de 1,200 personnes, fabrique en moyenne un million de kilogrammes de tabac par an. Service journalier de bateaux à vapeur entre Dieppe et Londres par New-Haven. Bains de mer très-fréquentés par la société parisienne (v. ci-dessous).

Dieppe est divisée par les eaux du port en deux parties : à l'O. la ville proprement dite; à l'E. le faubourg du Pollet (v. ce mot), qui communique avec la ville par un pont de pierre, et dont les habitants sont presque tous marins ou pêcheurs. Un autre faubourg, celui de la Barre, s'étage sur les pentes du Mont Athos, et fut élu évêque de cette ville, alors reculer l'époque de la naissance de l'auteur, un peu rajouté peut-être par les biographes. Il y a, d'ailleurs, tant d'incertitude dans les documents qui concernent ce héros, que ce n'est rien d'être en doute. Il était à Paris, dit encore Mariette, selon que l'on veut le conjecturer, en 1632. Il est à remarquer que, dans cette même année, Van Thulden, concidpse de Diemberbeck, travaillait à

DIËP, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

Paris; les tableaux de la galerie du Luxembourg, peints par Rubens, auxquels ils avaient été destinés, furent envoyés à Dieppe, en considération dans cette ville. »
Du reste, Diemberbeck n'exécuta à Paris, à cette époque, qu'une série de compositions mythologiques pour Jacques Favereau, conseiller à la cour des aides, qui avait composé un poème que ces dessins devaient illustrer. Son séjour dans cette ville ne fut pas très long, car il se rendait alors en Italie. Ticozzi affirme que, après en avoir visité les principales villes, il demeura longtemps à Florence; et son opinion se fonde avec raison sur les nombreux dessins qu'il a laissés à Assises, à Amali, à Pise, à Rome, à Florence, et dans d'autres villes. Entré à Anvers en 1655, il peignit de grands vitraux pour la cathédrale et pour l'église des dominicains de cette ville. Le succès de ces peintures le fit appeler à Bruxelles, où il travailla aux décorations de Sainte-Gudule. La ville d'Anvers, désireux d'offrir à Diemberbeck un témoignage de satisfaction pour les vitraux de la cathédrale, lui octroya, en séance solennelle des notables, le droit de bourgeoisie (1659). Cette même année le peintre enthousiaste du génie de Rubens, se fit admettre dans ses dévotion, ses progrès furent très-rapides et ses débuts si brillants qu'il fut appelé en Angleterre, où l'attachement des commandés considérables. Horace Walpole nous a conservé d'intéressants détails sur son séjour en Angleterre; mais ils dépasseraient les limites de cette notice. William Verelst, duc de Newcastle, lui demanda son portrait et celui de presque tous les membres de sa famille. Il fit aussi celui du roi Charles II, dont Hollar nous a laissé une gravure, et celui de sir Cartwright, reproduit en 1616 par Vorstermann. En 1652, il était de retour en Flandre. Il faut signaler ici une phase de l'existence de ce maître, où, dominé sans doute par l'amour de l'argent ou par le vif désir de plaire aux congrégations religieuses, il se mit à faire une immense quantité de dessins pour l'illustration de divers ouvrages de piété. Nos bibliothèques en possèdent encore quelques-uns. « Tout ce qui composait cet aggloméré de Deschamps, il inventait avec génie, il exécutait avec feu; mais il fut trop distraité par des compositions faites à la hâte. Il était surchargé de thèses, de mausolées, et de saints dévotion, qui furent gravés, et distribués dans les écoles et les confréries. » Aussi ne faut-il pas s'arrêter à cette partie de son œuvre, ou rien n'est à la hauteur de son génie. Mais plus tard, dans les toiles nombreuses et fort remarquables. Parmi ses tableaux, nous citerons en premier lieu *Saint Norbert donnant la bénédiction abbatiale à bienheureux Walther*, un chef-d'œuvre, où il a déployé des magnificences de mise en scène à la Rubens, et où l'on retrouve le brillant coloris de son maître. Cette page est à Durne, près d'Anvers. *L'Enfant de saint Donatien*, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main. L'Enfant de saint Donatien, au musée d'Anvers, n'est pas moins remarquable, avec les mêmes qualités. Au Louvre, *Clélie passant le Tibre*, et un portrait, révèlent encore la rareté de son talent, et sa sûreté de main.

DIËPHEU, ville de Prusse, province et à la frontière de Hanovre, sur la Funte; 2,800 hab. Ancien château détruit par les Suédois en 1637, reconstruit en 1651; manufactures d'étoffes de laine et de toiles.

DIËPHEU, ville de France (Seine-Inférieure), ch.-l. d'arrond., à 55 kilom. N. de Rouen, et à 201 kilom. N.-O. de Paris par le chemin de fer, sur la Manche et la rivière d'Arques, par 49° 55' 35" de lat. N. et 10° 15' 31" de long. O.; pop. aggl. 18,558 hab.; — pop. tot. 19,9